

Libre propos (*) sur la pratique de la botanique sur le terrain

Christian BERNARD **

Près de quarante années de participation à diverses et nombreuses Sessions Extraordinaires (Société Botanique de France, Société Botanique du Centre-Ouest...) me permettent aujourd'hui de constater et de vivre l'évolution de la pratique de la botanique lors des sorties sur le terrain.

Ma première Session Extraordinaire - et c'est pour moi un souvenir inoubliable - fut celle de la Société Botanique de France, à Font-Romeu en juillet 1970, conduite magistralement dans les milieux supra-forestiers par notre ami André BAUDIÈRE.

Débutant tout frais émoulu, je me trouvais parachuté, ainsi que quelques autres débutants comme moi, au sein d'un groupe de botanistes généralement bien plus âgés que nous, mais au demeurant généralement sympathiques et bien disposés à nous aider. Plusieurs de ces vénérables congressistes arboraient un équipement à peu près conforme aux recommandations du VERLOT (1879) dans « le Guide du botaniste herborisant » (1).

Dans l'équipement type figuraient bien entendu la presse et la bonne vieille boîte de fer-blanc : la boîte à herborisation qui permettait d'entasser les plantes récoltées dans l'ordre chronologique de leur prélèvement...

Je fis donc l'acquisition chez Boubée à Paris d'une boîte, qui fut un temps ma fidèle compagne de terrain à mes débuts, mais que j'abandonnai quelques années plus tard, car passée de mode ! Aujourd'hui, suspendue à un clou au fond de mon garage, couverte d'éraflures et de cabosses, elle me rappelle - non sans quelque nostalgie - mes premières courses folles et mémorables dans les canolles caussenardes ou dans quelques couloirs d'éboulis des Alpes ou des Pyrénées, en compagnie de Gabriel FABRE, mon beau-père...

La boîte à herboriser disparut donc définitivement de l'équipement des botanistes dans les années 80 et fut remplacée par des sacs, souvent en plastique - modernité oblige -, dans lesquels étaient fourrées pêle-mêle les plantes prélevées.

L'appareil photo, peu répandu au début, se généralisa rapidement : le botaniste de terrain continua à récolter du matériel vivant, pour identification

* n'engageant que la responsabilité de l'auteur.

** C. B. : « La Bartassière », Pailhas, 12520 COMPEYRE.

et mise en herbier, mais se mit peu à peu à prendre aussi des photos en « argentique », généralement peu nombreuses, sur la plante *in situ* ou en vue plus rapprochée.

Récemment, l'apparition puis la généralisation fulgurante du « numérique » a complètement modifié la pratique botanique de terrain. Le botaniste herborisant courant est devenu « chasseur et coureur d'images » : sans aucune contrainte ou presque, chaque plante peut être photographiée de loin ou de près, sous toutes ses coutures : c'est commode, c'est propre, à condition de ne pas trop se vautrer... dans l'herbe, c'est léger en maniement, c'est pratique, et c'est pas cher (à part l'équipement !).

Pour l'identification des plantes photographiées, on fait appel à ceux qui connaissent, ou à défaut on cherche dans les iconographies-images qui à présent ne manquent pas. Plus besoin de Flores classiques, de leurs dédales et des aléas des clés dichotomiques, du moins en principe pour de nombreux taxons. Il y a malheureusement les groupes difficiles nécessitant l'étude de matériel concret, vivant ou séché...

Allons-nous donc vers une botanique exclusivement photographique, pouvant mener à la plante pour la plante, et à laquelle on accède grâce à des coordonnées GPS ultra-précises et sans approche de connaissance du terrain ou de l'habitat ?

Suffira-t-il d'attendre qu'une voix, plus ou moins radiophonique, annonce : « vous êtes arrivés ! »... devant le taxon recherché ?

Cette méthode préserverait-elle la plante ?

Je ne le crois pas. Combien de fois avons-nous pu constater que, pour photographier un taxon remarquable, l'espace alentour avait été complètement aménagé, étiqueté parfois ou saccagé, et que d'autres taxons, qui ne sont pas moins respectables, avaient été détériorés irrémédiablement. En son temps, je me suis insurgé contre certaines de ces pratiques détestables, constatées sur des sites à Orchidées dans les Causses aveyronnais (2).

Malgré cette tendance au « tout photo » qui semble devoir se généraliser, quelques « anciens » qui eux aussi ont adopté le « numérique », continuent également à prélever du matériel vivant, dans la mesure où il n'y a pas interdiction légale ou annoncée par les dirigeants de sessions qui connaissent bien la flore locale.

Pour déterminer correctement bon nombre de taxons, l'examen d'échantillons est indispensable et irremplaçable. Les hauts responsables sont conscients du problème : j'ai découvert récemment, à ma grande stupéfaction, que quelques botanistes « officiels » étaient détenteurs de « permis de récolter » en bonne et due forme, leur permettant d'enfreindre la loi d'interdiction de prélever. C'est vrai, comment déterminer un *Alchemilla*, un *Hieracium* ou un *Festuca*... avec seulement des photos ?

On me rétorquera qu'il est toujours possible de pratiquer une botanique photographique fine si on a pris soin de faire plusieurs « macros » de matériel disséqué, bien étalé et avec des repères d'échelle ; c'est contraignant, mais certains, peu nombreux, le font avec efficacité. Oui, mais dans ce cas il est nécessaire aussi de prélever, voire arracher, et ce matériel ne sera guère utilisable pour mise en herbier et pour études ultérieures.

Prélever n'est pas forcément un plaisir parce qu'il faut ensuite ranger ses récoltes en attendant leur identification finale avec un maximum de certitude, puis gérer et conserver l'herbier. Prélever intelligemment n'est pas forcément détruire puisqu'il est possible de récolter seulement un fragment caractéristique, un éclat de touffe, sans détruire un individu.

Je constate actuellement que ceux qui prélèvent lors des sessions, le plus souvent avec parcimonie, - et j'en fais partie, je ne m'en cache pas - sont souvent désavoués ouvertement ou de façon plus larvée par certains ; les propos acerbes ou désobligeants fusent à l'occasion, et peuvent empoisonner l'ambiance d'un groupe sur le terrain ou engendrer des mises à l'écart avec constitution de petits groupes dissidents qui mènent alors leur train un peu à l'écart. C'est fort dommage puisque ce qui conditionne précisément la bonne ambiance dans une session, c'est la cohésion du groupe mû par une même passion, celle des plantes, et sans arrière-pensée aucune sur la méthode d'approche utilisée individuellement.

Vous l'avez bien compris, mon propos n'est pas de condamner telle ou telle pratique. À chacun sa méthode dans la recherche et le plaisir d'acquérir les connaissances ; toutes les méthodes sont dignes d'être pratiquées, et respectables dans la mesure où elles ne portent pas atteinte à la survie des populations des plantes que nous aimons et que nous étudions.

Mais tout botaniste digne de ce nom, c'est-à-dire respectueux de la biodiversité végétale, mérite aussi le respect de ses confrères. Ne devrait-il pas adopter comme règle cette phrase qu'écrivait fort justement notre regretté confrère André TERRISSE (3) : « le naturaliste prend (et comprend) le monde tel qu'il est ».

Bibliographie

- (1) VERLOT, Bernard 1879 - *Le Guide du Botaniste herborisant*. Paris.
- (2) BERNARD, Christian 1992 - A propos d'« une certaine fréquentation sur les sites à Orchidées du Sud-Aveyron ». *L'Orchidophile*, **101**.
- (3) TERRISSE, André, 1993 - Les droits de la plante : un peu d'humanisme. *Bull. Soc. Bot. Centre-Ouest*, **24**.



Le botaniste * [* gravure extraite du tome 4 du *Botaniste*, libraire-éditeur Léon Curmer (1840-1842)
dessin de Pauquet ; graveur : Verdeil]